

Le rêve du père qui ne brûle pas

Jérôme Elina

J.-L. Borges, écrivain érudit et désincarné jouant d'étranges paradoxes ? C'est oublier le goût de l'insaisissable énigme qui glisse entre les pages de ses contes. Dans l'un d'eux, « Les ruines circulaires¹ », nous ne sommes pas loin de sentir la brûlure du feu qui couve à l'intérieur du rêve.

Deux lectures paraissent étrangères l'une à l'autre : celle de l'intrigue, et celle de la toile d'araignée des références borgésiennes. Commençons par le drame. Borges bouleverse l'opposition entre le rêve et la réalité à partir d'un étrange postulat : un enfant est le rêve d'un père. Par le moyen du rêve et de la puissance démiurgique qu'il contient, celle d'un feu divinisé, un père se fabrique un fils. Allons au dénouement. L'angoisse s'est emparée du père. Son fils ne doit pas savoir de quelle puissance il tient son existence : il apprendrait alors qu'il n'est qu'un simulacre. Or, comme son père, ce fils est devenu un puissant sorcier. Il est capable de marcher sur le feu. Fatalement, il découvrira le secret de son existence, le secret de sa conception. Mais ce n'est pas sur le fils que tombe la malédiction du feu, qui est la malédiction du rêve, c'est sur le père. Les ruines du temple dans lequel l'homme trouve refuge soudain s'embrasent mais ne le consomment pas. Le voile se déchire pour se recoudre aussitôt, plus définitivement que jamais : le père, en tant que père pourrait-on dire – et en tant que fils – s'éveille au rêve qu'il est, à sa propre condition de simulacre. La frontière entre le rêve et la réalité est abolie. La réalité n'est que la répétition d'un rêve, et l'a toujours été. Le réel n'est pas ce qui témoigne que nous ne rêvons pas, c'est à l'inverse ce qui témoigne que nous rêvons, que nous sommes un rêve, nous éveillant dans le rêve que nous sommes.

Quant à l'autre lecture... De quoi s'agit-il enfin avec ce douteux engendrement ?

¹ Borges J.-L., « Les ruines circulaires », *Fictions*, Gallimard, p. 79-86.

Considérons ce passage au réalisme insistant, énumérant la fabrication du squelette, puis des paupières, des cheveux. Il faut se souvenir que le conte débute avec une exclusion, celle de la langue grecque et de sa maladie contagieuse qui véhicule l'obsession métaphysique des contraires, au profit d'une allusion à une autre tradition – l'iranienne et zoroastrienne langue *zende* – concernant sans nul doute une version orientale de l'éternel retour, distincte en particulier de celle d'Héraclite et de son feu. En effet, qu'est-ce qui a une tête, des pieds, des jambes et qui doit être vivant comme un être vivant sans en être vraiment un ? Selon la doctrine antique, c'est un discours, un *logos*, une parole vivante, un organisme. Voilà ce qui est engendré par le maître grec, le père du discours. Et ce n'est pas métaphore (voir le commentaire du *Phèdre* de Platon par Derrida). Mais non ! La première tentative de création du mage de Borges – cet étranger qui, sans doute accusé d'être un fabricant de simulacres, s'est réfugié dans l'enceinte sacrée – axée sur la parole et l'enseignement, est un échec. La deuxième réussit. Comment ? N'y a-t-il pas une puissance de la littérature, ensorcelante ? Elle est bien loin de seulement donner l'illusion de la vie. Ne commence-t-on pas à vivre avec et par la littérature ? Véritable magicienne, c'est elle qui donne vie, qui donne corps. Mais qui est cet autre père, le père de l'écriture, s'il n'est plus celui du *logos* ? Borges conclut : c'est l'enfant de l'écriture, celui qui croît de l'intérieur du rêve.

Jorge Luis Borges
Fictions

